

Aventure, utopie, identité : **introduction aux** *Mémoires de Gaudence de Lucques*

Faudrait-il, en préambule, s'écrier « Attention, chef-d'œuvre ! » dans l'espoir de rameuter quelques lecteurs autour d'un ouvrage apparemment fort éloigné (mais l'est-il tellement en réalité ?) de notre univers mental et des préoccupations actuelles ? Disons-le d'emblée : c'est à une opération d'exhumation, et même d'archéologie, que s'apparente cette traduction-édition d'un récit, publié initialement en 1737 en langue anglaise, où justement il est souvent question du monde des premiers temps, des civilisations antiques disparues, des cendres des ancêtres et de la présence des morts parmi les vivants.

Ni le nom de l'auteur, un certain Simon Berington, ni le titre, *Les Mémoires du Sieur Gaudence de Lucques, d'après sa confession et son interrogatoire face aux Pères de l'Inquisition de Bologne en Italie* (*The Memoirs of Signor Gaudenzio di Lucca, taken from his confession and examination before the Fathers of the Inquisition at Bologna, in Italy*), n'évoqueront probablement rien à la plupart de ceux qui entameraient la lecture de ce livre¹. Ils auront des excuses : l'ouvrage, jamais réédité depuis les

¹ Cette introduction puise largement dans certaines de nos publications antérieures où l'ouvrage est soit étudié de manière globale, soit abordé ponctuellement sous un angle particulier. Un chapitre de notre livre *L'Utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991 (p. 365-385) lui a fourni son point de départ, mais ce travail nous paraît aujourd'hui à nuancer et à compléter. Quelques pistes en ce sens ont été esquissées dans les études postérieures suivantes : « L'Égypte romanesque au début du XVIII^e siècle », in Chantal Grell (dir.), *L'Égypte imaginaire de la Renaissance à Champollion*, Paris, PUPS, 2001, p. 59-78 ; *Nulle Part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique*, Paris, PUPS, 2003, p. 154, p. 212-217 ; « Pédagogie du voyage et formation politique : l'apprentissage du législateur dans l'utopie classique de Veiras à Terrasson », in Paolo Carile (dir.), *La Formazione del Principe in Europa dal Quattrocento*

années 1850, sinon sous la forme de tirages confidentiels en fac-similé dont la typographie archaïque rebute le non-spécialiste, n'a jamais non plus bénéficié d'aucune édition critique, voire simplement annotée, en quelque langue que ce soit² ; carence étonnante qui oblige à se demander ce que font les universitaires, notamment nos collègues britanniques ou américains³.

La démarche adoptée dans cette édition s'inscrit dans un programme personnel de republications de textes anciens, d'abord français, remontant aux dernières décennies du XVII^e siècle, et

al Seivento, Roma, Aracne, et Paris, La Tour de Babel, 2004, p. 277-294 ; « La preuve par l'Autre, ou du bon usage du paganisme. Théologie de la Révélation primitive et comparatisme religieux chez Lafitau », in Sophie Linon-Chipon et Jean-François Guennoc (éds.), *Transhumances divines. Récits de voyage et religion*, Paris, PUPS, 2005, p. 145-165 ; « Périple africain et itinéraires initiatiques dans le roman européen des années 1730 », *Dix-Huitième Siècle*, n°44, 2012, p. 237-251.

² Notre traduction de *Gaudence de Lucques* s'appuie sur l'unique publication moderne sous label universitaire, la réimpression photographique du texte de l'édition originale de 1737, publiée sans notes, mais précédée de cinq petites pages d'introduction, conformément à la règle de la collection (*The Memoirs of Signor Gaudenzio di Lucca ... faithfully translated from the Italian by E.T. Gent.*, London, T. Cooper, 1737. Edited with an introduction by Josephine Grieder, « Foundations of the Novel », New York and London, Garland, 1973). – Au moment de mettre la dernière main à ce travail, les hasards d'Internet conduisent à corriger cette affirmation : il existe bien, semble-t-il, une édition savante récente, en langue polonaise, des *Mémoires de Gaudence de Lucques* par Artur Blaim et Krzysztof Filip Rudolf, Publications de l'Université de Gdansk, 2019, dont nous n'avons pu voir que la page de couverture (Simon Berington, *Pamiętniki Gaudentia di Lucca*, opracowanie Artura Blaima & Krzysztofa Filipa Rudolfa, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdanskiego, « Bibliotheca Utopiana », vol. 3, 2019).

³ On constate avec une certaine surprise que, si l'ouvrage est bien cité dans la bibliographie générale des utopies anglaises de l'époque des Lumières, *The Memoirs of Signor Gaudenzio di Lucca* n'a pas été inclus dans l'édition collective de Gregory Claeys regroupant les sept titres jugés les plus représentatifs (quoique tous mineurs, selon notre point de vue ; mais nous ne partageons pas la même conception de l'utopie, laquelle pour nous est une forme littéraire, à distinguer soigneusement de l'utopisme, qui est une attitude mentale) ; voir Gregory Claeys (ed.), *Utopias of the British Enlightenment*, Cambridge University Press, 2003.

qu'on peut considérer comme fondateurs du genre de l'utopie narrative classique⁴, d'autre part de traductions d'ouvrages anglais qui les prennent pour exemples et s'inscrivent dans le même courant, ce qui est le cas ici, ou bien qui relèvent de la réécriture d'un modèle autochtone, par exemple les fictions insulaires inspirées de *Robinson Crusoe* (1719) de Daniel Defoe⁵. Roman anglais pourtant, les *Mémoires de Gaudence de Lucques* sont tellement tributaires des utopies françaises de la fin de l'Âge Classique qu'on pourrait croire de prime abord à une simple imitation, sans originalité particulière, de l'*Histoire des Sévarambes* (1677-1679) de Denis Veiras. Il est vrai que le récit de Veiras, Français d'origine protestante installé en Angleterre, bénéficia d'abord lui-même d'une prépublication partielle en langue anglaise (*The History of the Sevarites or Sevarambi*, 1675) qui précéda de deux ans la version française. Inversement, l'auteur de *Gaudence de Lucques*, œuvre très marquée par l'imprégnation culturelle française, était un catholique anglais réfugié sur le Continent, qui passa une partie de sa vie en France, et peut-être aussi en Italie, ce qui illustre bien la complexité des échanges à cette époque de part et d'autre de la Manche.

Une perspective comparatiste s'impose donc pour comprendre la genèse de ces écrits, qui de plus n'appartiennent pas aux genres dits canoniques et sont parfois considérés avec un certain dédain, en particulier à cause de leur défaut d'originalité supposé face aux modèles dont ils sont censés s'inspirer. Or un peu de familiarité avec ce que l'on appelle, non sans condescendance, « les littératures mineures » conduit à réévaluer ces textes, certes parfois mal

⁴ *Trois récits utopiques classiques* : Gabriel de Foigny, *La Terre Australe connue* ; Denis Veiras, *Histoire des Sévarambes* ; Bernard de Fontenelle, *Histoire des Ajacidiens*, textes édités et présentés par Jean-Michel Racault, Université de La Réunion, Presses Universitaires Indianocéaniques, 2020, 540 p. Les références ultérieures à ces trois textes renverront à cette édition. Sur les relations entre ces différents ouvrages et sur les problèmes d'interprétation qu'ils soulèvent, voir notre Avant-propos, « Voyages imaginaires aux Antipodes et fictions théologico-politiques de l'Âge Classique », p. 7-21.

⁵ Peter Longueville, *L'Ermite anglais ou les aventures de Philippe Quarll (The Hermit, 1727)*, texte traduit et présenté par Jean-Michel Racault, Université de La Réunion, Presses Universitaires Indianocéaniques, 2023, 315 pages. Cet ouvrage, considéré comme la première et la plus notoire des robinsonnades du XVIII^e siècle, est issu d'une réécriture novatrice du *Robinson Crusoe* (1719) de Daniel Defoe.

écrits, imprimés avec désinvolture ou franchement bizarres, mais qui pour la plupart ne sont cependant ni médiocres ni inintéressants. Même lorsqu'ils suivent manifestement des exemples antérieurs, c'est pour en produire une réécriture qui n'est pas seulement imitative, mais aussi analytique, interprétative, voire critique. Ces récits présentent souvent, en l'insérant dans une gangue romanesque en forme de relation de voyage, une organisation politico-sociale donnée pour idéale face à celle, imparfaite et injuste, existant au sein des nations européennes, ce qui les inscrit dans la filiation de *L'Utopie* (1516) de Thomas More, paradigme du genre. Mais ils offrent aussi une caractéristique commune, celle de l'ambiguïté et du double discours. Sous l'effet, d'une part de la contextualisation romanesque d'un monde imaginaire représenté comme une réalité vivante plutôt que comme un simple programme à réaliser, d'autre part de l'individualisation du voyageur-narrateur devenu un personnage impliqué dans une intrigue, la critique de la réalité existante peut ainsi se déplacer vers une critique de l'utopie elle-même soumise à l'épreuve redoutable de la « supposition d'existence », si bien que, à la faveur d'une sorte de duplicité ironique de l'auteur, ou même contre sa volonté et sous l'effet de la seule logique interne de sa fiction, le sens de l'œuvre peut se retourner contre sa finalité affichée⁶.

Remarquable par l'extension considérable des éléments romanesques liés aux aventures du héros dans ses voyages d'aller puis de retour, ainsi que par la rigueur générale de leur organisation en strates concentriques autour du tableau du pays imaginaire de Mezzoranie, l'ouvrage qui nous occupe est manifestement très tributaire, dans la forme, des textes français du siècle précédent, tout en se réclamant – étrange singularité – d'une pensée catholique qui n'est pas du tout la leur. Mais ne présente-t-il pas lui aussi le même

⁶ C'est ainsi que la critique de la Révélation chrétienne et le déisme militant qu'on voit en général dans l'utopie de Foigny peuvent se lire aussi comme une critique du déisme à la lumière de Pascal ; que la dénonciation de l'absolutisme de Louis XIV chez Veiras peut se comprendre en réalité comme une justification politique de la monarchie de droit divin et de l'inévitable imposture qui en permet le fonctionnement ; que l'idéal humaniste et démocratique dont se targue l'utopie de l'île d'Ajao chez Fontenelle entre en contradiction avec ses pratiques de génocide et d'oppression envers la population indigène vaincue... Voir les introductions aux textes concernés dans notre édition.

genre d'ambiguïtés ? Le récit relève manifestement d'une idéologie tout autre que celle des modèles dont il s'inspire, sans rapport aucun avec celle des « esprits forts » que sont les auteurs des utopies françaises des années 1675-1700, mais il conserve une part de mystère. Doit-on privilégier le contenu explicite, nettement conservateur, voire réactionnaire de cette utopie (à cet égard très atypique), amplement confirmé d'ailleurs par les autres écrits de l'auteur, ou bien doit-on tenir compte aussi des lacunes, des contradictions et des obscurités qui rendent possibles des lectures alternatives ? Tel est à peu près le dilemme qui a guidé cette présentation d'une œuvre construite en sphères concentriques, un peu sur le modèle des poupées russes, mais dont il manque bizarrement le noyau central, puisque les feuillets concernés sont donnés pour perdus. Notre parcours des couches successives constitutives du récit se veut délibérément descriptif, avec le souci de nous en tenir à des constatations vérifiables sur le texte – conception tautologique de la critique, objectera-t-on, puisque ce texte, il suffit après tout de le lire ; en effet, mais bien rares sont apparemment ceux qui en ont fait l'effort.

Fortune et infortune d'un *best-seller* : un procès en paternité

Ce livre un peu oublié du public lisant, ce qui peut se comprendre, paraît, au vu de la minceur de la bibliographie critique, l'avoir été également des historiens de la littérature, ce qui étonne davantage⁷, d'autant qu'il ne s'agit pas d'une obscure curiosité pour bibliophiles, mais d'une œuvre majeure du XVIII^e siècle anglais, très lue et très admirée dans une bonne partie de l'Europe des Lumières. On pourrait l'aborder sous divers angles : roman d'aventures géographiques, redécouverte imaginaire d'un monde perdu, fresque historico-anthropologique appuyée sur les données de l'érudition, récit d'une quête personnelle d'identité... Toutefois,

⁷ Toutefois le livre est bien présent dans les ouvrages de référence les plus récents sur la littérature utopique. Voir Vita Fortunati et Raymond Trousson (dir.), *Dictionary of Literary Utopias*, Paris, Champion, 2008, p. 26-27, ainsi que Bronislaw Baczko, Michel Porret, François Rosset (dir.), *Dictionnaire de l'utopie au temps des Lumières*, Chêne-Bourg (Suisse), Georg, 2016, dont l'index, sous l'entrée *Berington*, renvoie à une bonne vingtaine de mentions ou d'analyses ponctuelles de *Gaudence de Lucques*.

Gaudence de Lucques ayant été lu principalement en son temps comme une fiction utopique (présentée comme vraie, selon la règle du genre), on peut l'aborder sous cet aspect pris comme fil conducteur. À ce titre, c'est certainement la plus remarquable des utopies romanesques anglaises de la période, si l'on excepte peut-être les *Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift (1726), lesquels d'ailleurs relèveraient plutôt de l'anti-utopie. Le livre a aussi, au même titre, tout à fait sa place, sans néanmoins en avoir l'ampleur, aux côtés du *Philosophe anglais, ou histoire de Cleveland* (1731-1739), de l'abbé Prévost, autre grand roman politique aux confins de l'utopie.

Sa notoriété passée rend encore plus étonnant l'actuel désintérêt critique. Le récit fut largement diffusé en son temps ; à la vingtaine d'éditions anglaises ou plus tardivement nord-américaines recensées par la bibliographie (ancienne et sans doute incomplète) de Philip B. Gove⁸, s'ajoutent des traductions en diverses langues européennes. En français, il y en eut deux, dont aucune n'est satisfaisante en raison des libertés considérables prises avec l'original, celle de Miltz et Saint-Germain (1746) et celle de Dupuy-Dempontes (1753), cette dernière souvent rééditée, notamment dans la célèbre série des *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques* en trente-six volumes rassemblés par l'éditeur Charles-Georges-Thomas Garnier, où elle occupe le tome VI (1787). Dans l'une et l'autre version – la seconde surtout – ont été ajoutés, sous prétexte de combler les « lacunes » de l'original anglais, des développements insérés, des personnages et des intrigues amoureuses inventés de toutes pièces. Lorsqu'on les croit appartenir au récit authentique, ce qui a été le cas de la quasi-totalité des lecteurs français depuis l'origine, de tels ajouts en altèrent le sens et invalident largement les analyses critiques qu'on a pu faire du roman⁹. Celui-ci est lacunaire en effet, nous y reviendrons, mais ces lacunes

⁸ Voir Philip Backcock Gove, *The Imaginary Voyage in prose fiction*, London, The Holland Press, 1961, p. 295-300 pour les éditions du récit de Berington.

⁹ Ce regret s'applique à certaines analyses intrinsèquement très stimulantes effectuées à partir de la traduction française de *Gaudence de Lucques*, comme celle de Georges Benrekassa (« Le statut du narrateur dans quelques textes dits utopiques », *Revue des Sciences Humaines*, XXXIX, n°155, 1974-3, p. 379-395) ou celle de Micheline Hugues (« Utopie et roman dans les romans utopiques des XVII^e et XVIII^e siècles », *Cahiers de l'UER Froissart*, n°4, 1980, p. 73-89).

énigmatiques sont volontaires et font partie des données du texte ; d'où la nécessité d'une nouvelle traduction restituant au plus près l'original.

Quant aux causes de cette désaffection¹⁰, ce sont les mêmes qui ont frappé aussi une autre utopie romanesque du siècle précédent, « classique » de la pensée politique célèbre dans l'Europe des Lumières jusqu'à l'époque de Kant, puis pareillement oubliée, l'*Histoire des Sévarambes* (1677-1679), à la fois modèle (littéraire) et anti-modèle (idéologique) de notre récit¹¹. Qui soupçonnerait aujourd'hui que *Gaudence de Lucques* ou les *Sévarambes* ont eu autrefois le statut d'œuvres majeures, aussi importantes que *La République* de Platon, *L'Utopie* de More ou *La Nouvelle Atlantide* de Bacon ? Deux raisons peuvent expliquer un tel déclassement. La première tient à une erreur, flatteuse mais démentie par la suite, quant à l'identité du véritable auteur. Protégé par l'anonymat des indéchiffrables initiales *E.T.*, qui tiennent lieu de signature (toujours énigmatique à ce jour) sur la page de titre de l'édition originale, *Gaudence de Lucques* a longtemps bénéficié d'une attribution fort prestigieuse au philosophe et théologien anglo-irlandais George Berkeley (1685-1753). De même, la notoriété passagère de l'*Histoire des Sévarambes* fut liée à la pseudo-paternité d'Isaac Vossius, ou de Pierre Bayle, voire de Leibniz,

¹⁰ Nous résumons ci-après un débat qui, pour certains, n'est pas tranché encore : un article de David Berman et Ian Campbell Ross (« George Berkeley and the authorship of *The Memoirs of Signor Gaudentio di Lucca* », *The Irish University Review*, vol. 41, n°1 (2011), p. 196-201) dit présenter des arguments nouveaux en faveur de l'attribution à Berkeley et conclut que la question reste ouverte. Le lecteur trouvera toutes les références concernant la question de l'attribution, sous un titre qui n'a rien perdu de sa pertinence, dans l'article fondateur de Lee Monroe Ellison, « *Gaudentio di Lucca*: a forgotten utopia », *Publications of the Modern Language Association of America (P.M.L.A.)*, vol. 50, n°2, (June 1935), p. 494-509. Voir également l'ouvrage de Philip Gove (*op. cit.*, p. 295-300), ainsi que A.D. Harvey and Jean-Michel Racault, « Simon Berington's *Adventures of Signor Gaudentio di Lucca* », *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 4, n°1, oct. 1991, p. 1-14 [cet article de synthèse a été rédigé par A.D. Harvey à partir de matériaux communs].

¹¹ Pour cet ouvrage comme pour celui un peu antérieur de Gabriel de Foigny (*La Terre Australe connue*, 1676) et accessoirement l'*Histoire des Ajaoïens* de Fontenelle, que Berington n'a pu connaître pour cause de publication posthume très tardive (1768), voir notre édition.

jusqu'au jour où le nom d'un inconnu, Denis Veiras ou Vairasse, finit par s'imposer.

Notre récit n'a certes aucun lien évident avec la thèse provocatrice et paradoxale de l'immatérialisme (la matière n'existe pas, il n'y a que des sensations, donc des idées) exposée par Berkeley dans les *Dialogues d'Hylas et de Philonous* (1713) ou avec l'idéalisme subjectiviste et plus ou moins pré-kantien du philosophe. Mais la forte culture théologique, historique et biblique que reflète le roman, comme son intention manifeste d'utiliser la fiction pour exposer une apologétique chrétienne, ou encore son hostilité marquée envers les déistes, les « esprits forts » et tous les tenants d'une conception utilitariste et cynique de la société héritée de Hobbes ou de Mandeville, rendaient moins improbable qu'il ait pu être écrit par Berkeley, évêque de l'Église anglicane, mais représentant en son sein d'un courant conservateur idéologiquement assez peu éloigné du catholicisme. Cette attribution a probablement contribué à faire de *Gaudence de Lucques* non seulement, selon la formule de A.D. Harvey, « *one of the best-selling novels of the eighteenth century* »¹², mais aussi en son temps une sorte de classique inséré dans une filiation intellectuelle respectée.

Quoique dépourvue de preuve positive, elle fut très généralement acceptée jusqu'au milieu des années 1780, où elle se trouva soudain contestée, à la faveur d'un débat entre lecteurs du *Gentleman's Magazine*, à travers deux témoignages. Celui du fils du philosophe (pourtant lui-même admirateur du roman) affirmait que son père ne l'avait ni écrit, ni même véritablement lu, seulement feuilleté. En 1785, un autre correspondant de la revue dévoilait le nom de l'auteur, un certain « Barrington », en réalité Simon Berington, prêtre catholique. Ce représentant plutôt obscur d'un « papisme » certes désormais toléré, mais encore très mal vu dans l'Angleterre de la nouvelle dynastie protestante de Hanovre (George II, électeur de Hanovre, est aussi roi d'Angleterre et d'Irlande depuis 1727), n'avait pas le prestige intellectuel de Berkeley, également prêtre, mais qui termina sa carrière ecclésiastique comme évêque de Cloyne (Irlande) et surtout bénéficia, en qualité de philosophe, d'une notoriété européenne. Bien que l'ancienne attribution ait pu se maintenir jusque dans les premières décennies du XIX^e siècle¹³ et même

¹² Art. cité, p. 2.

¹³ Une édition de 1821 (Dublin) porte encore « By Bishop Berkeley ».

connaître une résurgence récente¹⁴, il fallut bien admettre que tous les indices désignaient comme auteur Berington et lui seul, ce dont la réception collective et le statut littéraire du livre ne se relevèrent jamais.

Qui était ce personnage ? Ce qu'on sait de lui tient d'une part aux informations apparemment assez sûres mais très lacunaires des dictionnaires biographiques¹⁵, d'autre part aux hypothèses plus ou moins hasardeuses qu'on peut risquer à partir d'une œuvre abondante, ne livrant guère d'éléments autobiographiques cependant, et de plus aujourd'hui difficilement accessible. Simon Berington (21 janvier 1680¹⁶, Hope-under-Dinmore, Herefordshire – 16 avril 1755, Gray's Inn, Londres) appartient à une ancienne famille de la *gentry* fidèle à l'Église romaine dont plusieurs membres, avant et après lui, furent comme lui-même prêtres catholiques, pour certains publièrent dans des domaines variés, s'illustrèrent souvent par leur goût pour la controverse religieuse ainsi que par leur esprit d'indépendance, incarnant une sorte de « gallicanisme britannique »¹⁷. Nombre d'entre eux firent des études universitaires de théologie et de philosophie soit à Paris, soit surtout au Collège Anglais de l'université de Douai, ville flamande, puis française à partir de 1668. Cet établissement prestigieux possédait une longue tradition

¹⁴ Voir l'article cité de D. Berman et I.C. Ross, p. 196-201. Si les convergences idéologiques avec les écrits de Berkeley sont réelles quoique très générales (christianisme anti-matérialiste, hostilité aux déistes et « esprits forts »), ni les témoignages biographiques cités dans l'article ni les rapprochements ponctuels entre *Alciphron* (1732) de Berkeley et *Gaudence de Lucques* n'apportent rien de déterminant ni même de convaincant. La grande faiblesse de l'étude tient cependant à ce qu'elle ignore – involontairement ou délibérément, on ne sait – tout ce qui concerne Berington, particulièrement ses nombreux écrits, suffisamment riches en développements exactement similaires à ceux du roman pour lever tous les doutes.

¹⁵ On ignore en particulier si Berington a voyagé en Italie, où son héros est arrêté et incarcéré (la restitution assez convaincante de l'environnement et la connaissance apparente de l'italien, censé être la langue d'origine du récit, rendent la chose probable), ainsi qu'en Égypte et en Orient (ce qui est plus douteux).

¹⁶ Ou le 16 janvier 1679 selon les sources.

¹⁷ On trouvera ces notices biographiques dans John Kirk, *Biographies of English Catholics in the eighteenth century*, London, Burns and Oates, 1909, p. 16-22 (p. 20-21 pour celle de Simon Berington).

d'études bibliques, associée à l'hostilité au protestantisme politique de l'anglicanisme officiel¹⁸. L'auteur futur de *Gaudence de Lucques* y a lui-même étudié, puis, après son ordination et une thèse de théologie (1704), y a enseigné en qualité de « Professeur de poésie et de philosophie », vraisemblablement jusqu'en 1716.

Ce parcours biographique est donc d'abord celui d'un exilé qui a passé hors de son pays une partie de sa vie, ce qui aide à comprendre pourquoi l'on trouve dans ses écrits autant de références culturelles d'origine française. Sa situation de catholique anglais émigré en France (peut-être dès l'exil de Jacques II, roi catholique renversé par le Stathouder de Hollande Guillaume d'Orange, champion du protestantisme devenu en 1689 le souverain des Trois Royaumes, Angleterre, Écosse, Irlande), plus tard d'« émigré de l'intérieur » dans un pays où les « papistes » sont à peu près considérés comme des agents de l'étranger, n'est pas sans analogie avec celle des huguenots français, ses adversaires idéologiques pourtant, pris eux aussi entre l'attachement à une patrie qui tolère mal leur différence religieuse et l'appel du Refuge étranger. Le Collège Anglais de Douai, depuis le XVI^e siècle foyer de « récusants » en lutte contre l'anglicanisme, devint après la « Glorieuse Révolution » de 1688-1689 un centre jacobite, du nom de ces légitimistes anglais attachés à Jacques II et à sa doctrine politique absolutiste (puis à sa mort à son fils Jacques III, « le Vieux Prétendant »), à la dynastie des Stuarts et au catholicisme. C'est le cas de Berington, dont la première œuvre publiée (l'une des rares qui l'aient été sous son nom) est un poème très pompeux à la gloire du Prétendant Jacques III célébrant ses exploits passés et futurs, comparés à ceux d'Hercule¹⁹.

Toutefois, l'échec de la rébellion jacobite d'Écosse (1715) et une nouvelle politique de tolérance relative en matière religieuse aidant, Berington choisit en 1716 le retour en Angleterre, d'abord comme missionnaire, activité militante qui impliquait sans doute une certaine dose de clandestinité et n'était peut-être pas sans risque, puis comme bibliothécaire du clergé catholique à Gray's Inn, institution officielle et reconnue abritant une école de Droit. Ce qui laisse supposer au moins quelques accommodements avec la réalité politico-religieuse existante et explique peut-être certains flottes-

¹⁸ On y publia en 1609 une traduction de référence de la Bible en anglais.

¹⁹ *To His Most Excellent Majesty James III, King of England, Scotland, France, and Ireland, Defender of the Faith*, s.l., s.d. By S. Berington, Priest and Present Professor of Poetry at the English Colledge at Doway, 8 p.

ments et contradictions dans la description utopique du peuple imaginaire des Mezzoraniens, qui occupe la partie centrale du livre. Sur un autre plan, cette fonction rend compte de l'impressionnant appareil érudit qui soutient la fiction romanesque, écrite au sein d'une bibliothèque bien pourvue en ouvrages d'histoire, de patristique et d'exégèse biblique.

Une utopie régressive ?

Ces hypothèses conduisent à une seconde explication du déclassement dont le texte a souffert : une idéologie fâcheusement marquée, du moins pour la sensibilité de notre époque. L'affiliation politique de l'auteur l'associe aux plus radicaux des catholiques légitimistes anglais, souvent réfugiés en France dans la région de Nantes ou à la cour jacobite de Saint-Germain-en-Laye dans l'attente d'une improbable restauration des Stuarts ; et encore le retour final en Angleterre de l'émigré Berington le prive-t-il quelque peu de l'aura romantique qui s'attache en général à celui qui a choisi le camp des vaincus de l'Histoire. Ce contexte historico-politique, que le roman n'évoque jamais autrement que par des allusions codées – des dates symboliques notamment – n'est pas inutile pour comprendre l'itinéraire personnel de l'auteur comme celui de son héros. Mais il est peu conforme à l'idée nouvelle que l'on se fait, en particulier depuis la Révolution française et le tournant des Lumières, du genre littéraire de l'utopie, associé désormais, non plus nécessairement à la forme de la relation de voyage et à l'éloignement dans l'espace (sous l'aspect, par exemple, d'une île presque inaccessible de l'hémisphère austral), mais plutôt à l'idée d'une distance temporelle, par projection anticipatrice dans un monde futur plus juste²⁰, à des représentations de liberté de la conscience individuelle et d'émancipation collective des peuples, donc globalement à une conception dynamique de l'« Histoire-progrès ».

Or cette dimension émancipatrice d'un avenir en marche est justement ce qui fait défaut, contre l'attente du lecteur d'aujourd'hui, dans l'utopie de la Mezzoranie que décrit la partie centrale du roman de Berington. Ce monde imaginaire est bien donné par le

²⁰ Le paradigme de cette nouvelle forme d'utopie (ou plutôt, nous semble-t-il, d'uchronie) est, comme on sait, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*, de Louis-Sébastien Mercier (1771).

narrateur (et sans doute aussi par l'auteur) pour un idéal ; mais c'est un idéal qu'on pourrait qualifier de régressif. Inchangée dans ses principes depuis plus de trois mille ans, cette société presque entièrement close (le *presque*, on le constatera ultérieurement, a son importance) se protège de la corruption du monde extérieur, dont elle a choisi de s'isoler en s'installant dans une immense oasis inconnue et quasi-inaccessible des déserts de l'Afrique subsaharienne, variante intracontinentale assez rare de l'insularisme traditionnel des utopies classiques²¹. Sans pour autant refuser le progrès matériel, en particulier dans le domaine des arts et des techniques, ce qui ne s'accorde pas vraiment avec le modèle politique archaïsant dont elle se réclame, cette utopie ne se projette donc pas dans le futur, mais cherche à préserver dans ses institutions et sa conception du monde un très ancien passé, antérieur même à celui de l'Égypte pharaonique, l'époque du peuplement post-diluvien de toute la Terre par les descendants des trois fils de Noé selon le récit de la Genèse.

Son organisation, qui perpétue le modèle familial des cinq tribus fondatrices étendu à la dimension d'un vaste empire, est, au sens propre, « patriarcale », terme aujourd'hui si unanimement honni que lui conférer une connotation positive paraît relever de la provocation. Quant à ses valeurs proclamées et à ses règles politico-sociales, le culte de la filiation et de la lignée, l'exaltation élitiste de l'orgueil national, le souci de pureté du sang et d'homogénéité ethnique, le principe de primogéniture, le modèle de la hiérarchie familiale étendu à l'État, la soumission du féminin au masculin et des plus jeunes aux plus anciens, le tout associé à un extrême rigorisme des mœurs et à un contrôle social vigilant de la collectivité sur l'individu, le lecteur actuel les jugera sans doute si éloignées de l'idée qu'il se fait de la notion d'utopie qu'il aura probablement du mal à admettre qu'on leur associe cette étiquette.

²¹ Parmi les rares précédents, on peut citer l'obscur *Voyage à l'intérieur de la Tartarie* publié sous le bizarre pseudonyme d'Héliogènes de l'Epy. Cette imitation des *Sévarambes*, vraisemblablement écrite par un réfugié français (*A Voyage into Tartary. Containing a curious description of that Country...*, by M. Heliogenes de l'Epy, London, T. Hodgkin and Randal Taylor, 1689), décrit une société rationaliste sinon athée censée avoir préservé au cœur des déserts de l'Asie centrale la civilisation de la Grèce antique.

Un tel programme, « réactionnaire » plutôt que « conservateur » (un réactionnaire vomit l'état de choses présent et aspire à la restauration d'un état antérieur perdu donné pour idéal, un conservateur s'efforce de perpétuer inchangé un ordre actuel dont il n'approuve pas forcément tous les aspects, mais dont le maintien en l'état lui paraît globalement préférable à un retour en arrière), s'il est pensé comme une alternative politique à un état de réalité jugé illégitime, peut cependant incarner une altérité positive et servir de support à l'utopie d'un monde autre imaginaire. Il est en accord, à l'époque, avec le clivage entre deux visions du monde : la vision politique légitimiste, antilibérale et absolutiste, historiquement vouée à l'échec, que se font les émigrés jacobites rêvant d'une restauration des Stuarts ; la réalité de la nouvelle société anglaise issue de la « Glorieuse Révolution », parlementariste, libérale et marchande, mais aussi irrégulière, affairiste et corrompue. Face à celle-ci, la nostalgie réactionnelle d'un passé idéalisé incarne bien une forme d'altérité utopique, si l'on admet qu'un passé mythique peut représenter un avenir rêvé et que, comme son nom l'indique, une « révolution » peut être aussi une étape d'un processus cyclique – toutes choses qu'une actualité brûlante peut nous aider à comprendre.

Toutefois, au XIX^e siècle, cette dimension passéiste est devenue de moins en moins compatible avec la vulgate politiquement et socialement « progressiste » associée désormais à l'utopie ; ce qui a accentué l'effet de relégation d'une œuvre qui avait déjà perdu son statut en perdant son auteur supposé. Replacées dans leur temps, les idées illustrées par le roman sont cependant moins extrémistes qu'il ne semble : ce sont en gros celles que partagent au Royaume-Uni, notamment en Écosse et en Irlande, beaucoup de gens de sensibilité politique tory (les Tories sont partisans de la prérogative royale, alors que les Whigs soutiennent la primauté du parlement), sensibilité partagée par Berkeley, on l'a vu, mais aussi par Jonathan Swift, le poète Alexander Pope et bien d'autres. Même techniquement juste, l'épithète « réactionnaire » est à nuancer, d'autant que les positions de l'auteur sont en réalité évolutives : en regagnant l'Angleterre révolutionnée et en acceptant, par sa simple présence, la norme nouvelle qui s'y est établie, le réactionnaire Berington est devenu malgré lui un conservateur.

Pour comprendre le mode de pensée qui est à l'œuvre dans ce récit (et accessoirement pour établir avec une parfaite certitude

la paternité de Simon Berington), il faut avoir parcouru ses autres écrits, dont la liste est connue et l'attribution indiscutable, puisqu'elle repose sur les manuscrits autographes²². Si l'auteur s'intéresse aux sujets les plus divers, dont certains surprenants²³, sa préoccupation majeure et pour ainsi dire obsessionnelle est la polémique philosophico-religieuse contre les « esprits forts », les matérialistes et surtout les déistes – terme synonyme d'athée à ses yeux.

Berington polémiste et controversiste : le socle idéologique du roman

Certains de ces ouvrages de controverse adoptent un point de vue militant explicitement catholique. C'est le cas du libelle *Que le prétendu paganisme de la Papauté est l'invention d'un protestant incroyant*²⁴ (1743), dialogue entre un « gentilhomme hollandais, déiste avoué, et un docteur en mythologie païenne », que Berington publie anonymement comme « traduit du hollandais ». Cette réponse cinglante à un pamphlet anticatholique de Conyers Middleton dénonçant le prétendu « paganisme » des pratiques dites papistes (*Lettre de Rome, montrant la parfaite conformité entre le papisme et le paganisme*, 1729) entend ridiculiser les accusations traditionnelles adressées aux

²² Cette liste comporte un peu plus d'une vingtaine de titres pour les ouvrages manuscrits (Old Chapter Archives, Spanish Place, selon Joseph Gillow, *Bibliographical Dictionary of the English Catholics*, London, Burns & Oates, 1885-1902, et New York, Burt Franklin Reprints, s.d., t. I, p. 198-199 ; liste similaire avec quelques variantes dans Kirk, *op. cit.*, p. 20-21), dont plus de la moitié ont été publiés. Ces derniers sont généralement signés des initiales « S.B. », jamais « E.T. », à l'exception de *Gaudence de Lucques*, le seul roman de l'ensemble, dont le manuscrit au demeurant est bien présent dans ces listes. Les traductions françaises des titres et des citations figurant dans l'appareil critique sont toujours les nôtres.

²³ On trouve par exemple dans ses manuscrits un volume de *Dissertations diverses, historiques, critiques et morales, sur l'origine et l'ancienneté des mascarades* (1751), apparemment non publié, contribuant peut-être à expliquer l'étrange épisode du carnaval de Venise sur lequel s'achève le roman.

²⁴ *A Popish Pagan the Fiction of a Protestant Heathen. In a Conversation Betwixt a Gentleman of the States of Holland, a Deist by Profession, and a Doctor of Heathen Mythology*. Faithfully translated from the Dutch, London, s.n., 1743, 244 p.